

D'un Zouave à l'autre

Par le professeur Albert Bensoussan

Lorsqu'on entre, enfin, sur la voie terminale, l'esprit est perplexe, indécis, égaré, et comme lorsqu'on descend en piscine si le pied ne touche plus le fond on se rapproche du bord pour avoir prise et garder la main, ainsi recherche-t-on des appuis autour de soi, dans la chambre encombrée de draps, de



frusques, de livres et papiers, et tiens, cette valise sous le lit qui est là depuis les temps anciens, depuis le renvoi et l'exil. J'ai ouvert ma valise et, parmi d'autres, deux photos ont ébloui mon regard. Elles m'ont rassuré, redonné confiance, et permis de sourire encore à la vie.

En 1911 mon père fut incorporé au 1^{er} Zouaves, et selon l'usage, répandu en Algérie tout comme en Métropole, le conscrit se faisait « tirer la photo », tout fier de son bel uniforme et de devoir servir la patrie. Mon père était né à Nemours, dont le nom arabe est Ghazaouet الغزوات, petit port à la frontière du Maroc. Justement son père, né à Debdou دبدو, était marocain. Mais Debdou était une cité éminemment séfarade, fondée au XIV^e siècle par les rescapés du pogrome de Séville en 1391, c'est pourquoi le bourg est traversé par la rivière Isbiliya, qui a tout à envier au Guadalquivir, c'est pourquoi aussi on s'accorde à trouver l'origine de son nom chez un ancêtre juif s'appelant David Dou דודא. (Lorsqu'on retire un papier de sa vieille valise, plein d'autres feuillets froissés sortent, et c'est comme les bandelettes d'une momie qu'on démaillote.) À 18 ans le jeune Samuel שמואל fut présenté par Yehuda יהודה, mon grand-père, devant le juge de paix en faisant valoir le droit du sol pour devenir français. Et le voilà

trois ans plus tard incorporé. La photo est émouvante, parce que d'une grande précision : c'était l'époque où la photographie était, comme l'indique l'étymologie du mot, « écriture de la lumière » et grand art mis au point par Nicéphore Niepce, l'inventeur qui fixa l'image sur une plaque d'étain recouverte de bitume de Judée – peut-être puisé aux limons de la Mer Morte – qui durcit à la lumière, procédé amélioré ensuite par Daguerre (qui donna son nom à mon école communale à Alger). Bon, le trouffion n'en avait cure, mais il savait bien que ce cliché si soigné allait, tel qu'en lui-même enfin, le figer pour l'éternité, et voilà que, plus d'un siècle après, ressuscité de la poussière papelerde, il nous restitue ce magnifique visage, tel que je ne l'ai connu, moi qui suis né quand mon père avait déjà quarante-cinq ans – « mon Benjamin בנימין » m'appelait-il, « fils de ma droite ». Ma mère, native de Nedroma ندرومة, où tant de Juifs chassés d'Espagne trouvèrent refuge, avait la peau blanche comme ces femmes berbères des hauteurs qui, se protégeant du soleil, cultivaient un teint nivéen. Mon père, qui était né et avait grandi sur le rivage de la Méditerranée, était brun, bien plus que moi, et d'aucuns pouvaient lui trouver un air arabe, sans qu'on sache définir ce que l'on entend par là, tant les races, à travers les âges, ont été mêlées, au point d'annuler ce concept fallacieux de race¹ qui,

¹ Les progrès de la génétique conduisent aujourd'hui à rejeter toute tentative de classification raciale chez les êtres humains.

pourtant, semble encore avoir cours chez les esprits obtus. Mais mon père était beau : le port fier, la chéchia des zouaves rejetée en arrière, le front haut, le regard profond, aigu, le menton incisif, le visage en parfait ovale, les lèvres minces sous cette moustache dont toute sa vie et jusqu'en son extrême vieillesse – car il mourut à 95 ans – il frisa les crocs. Tous les matins – sauf le samedi – il promenait sur la flamme de la cuisinière un fer à friser dont il emprisonnait les poils de moustache à droite et à gauche et il avait ce geste gracieux de hausser le coude – de la main droite, car de la gauche il était empêché – en tournant l'appareil pour relever de part et d'autre l'extrémité. Chantal, la cousine germaine de mon épouse Déborah, en voyant cette photo, a fait ce commentaire :

Magnifique ton papa ! un visage particulièrement beau et lumineux, un regard qui vous sonde ; l'uniforme des Zouaves est très seyant (comme le dit la Scarlett de Margaret Mitchell)... Vingt ans, il est plus jeune que nous... Le bel adolescent ne sait pas encore que la guerre viendra.

Ma cousine sait dire de quel poids d'émotion se charge ce portrait en pied. Et c'est vrai que cette photo renvoie la lumière – celle de Judée – alors que nos clichés d'aujourd'hui, avec nos clics automatiques, sont plutôt plats et quelconques. Qui pourrait rivaliser avec Nadar ou Capa ?

Notre religion a longtemps interdit toute représentation humaine. Je me rappelle nos

mariages à la synagogue de la rue de Dijon – où j'étais enfant de cœur, avec Zenouda et Sebaoun, sous la houlette du rabbin Cohen-Solal, et madame Doneddu à l'harmonium – et je revois ce *shamash* qui bondissait sur tout photographe installant son trépied pour le chasser ignominieusement à l'entrée du saint lieu. Et pourtant il y eut progrès et aggiornamento au point qu'aujourd'hui il est impensable de ne pas mitrailler de prises de vue toute célébration religieuse : mariage ou bar/bat mitzvah. À vrai dire, il n'y a là nulle idolâtrie et les autorités religieuses l'ont bien compris. La photo porte témoignage et si culte il y a c'est celui du souvenir, culte de la mémoire. Les photos éclairent l'histoire et la jalonnent.

Et justement, s'il y a un avant et un après dans l'histoire de ce zouave, il faut montrer ce qu'il devient quatre ans après. Mon père servit sous les drapeaux pendant deux ans, comme il était prescrit. Démobilisé fin 1913 et rendu à la vie civile il tente de gagner sa vie afin de pouvoir épouser Aïcha עיישה ma mère, dont il sera fiancé pendant sept ans : le Maroc, devenu protectorat français depuis un an, l'appelle et le voilà installant un comptoir à El-Aioun Sidi-Mellouk – avait-il choisi ce lieu parce que sa fiancée s'appelait Ben Ayoun בן עיין ? – chez les Sahraouis, représentant les établissements Grenéta, une maison parisienne qui paradait sur le boulevard Sébastopol, comme il me la montrerait plus tard, dans l'exil parisien qui succéda à la perte

de notre Algérie. Mais il n'a pas le temps d'y faire fortune dans le commerce des grains, car sa fortune le mobilise en août 1914 pour monter au front, en compagnie de Semaoun, son jeune frère, lui qui succombera des suites de ses blessures à la fin de la guerre et repose au cimetière militaire de Beauvais. Mais la fortune, d'une certaine manière, sourit à mon géniteur qui a la chance de n'être que grièvement blessé au bord de la Lys, en Picardie : un éclat d'obus le précipite dans la boue au fond d'un cratère, son bras gauche est broyé, le sergent Soler (« tu n'oublieras pas son nom, hein, mon fils ! ») lui sauve la vie en l'enveloppant dans l'immense ceinture des zouaves qu'on voit sur la photo autour de sa taille : quatre mètres d'étoffe qui permettent de langer le corps blessé et inconscient de mon père qui sera porté et transporté de la Somme, via Abbeville, jusqu'en Bretagne et Rennes – oui, Rennes où je l'ai suivi dans son sillage, Rennes où se finissent mes jours. Là il est opéré à l'hôpital Ambroise-Paré (qui fut démoli voici quelques années) et le voilà sauvé, mais après maintes douleurs dont témoigne ce deuxième cliché – bénie soit la mémoire de Nicéphore Niepce !

Mon père a conservé toute sa beauté et sa jeunesse. Il a vingt-cinq ans, la même chéchia de zouave, mais cette fois il a revêtu la lourde capote, il porte les fameux godillots cloutés des poilus et les bandes molletières gainant les mollets. Il me disait que, pour se protéger du froid dans les tranchées et éviter d'avoir les

